Plus que la vie même

Judith Cowan

Volume 41, Number 1 (241), February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32136ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cowan, J. (1999). Plus que la vie même. *Liberté*, 41(1), 40–55.

JUDITH COWAN

PLUS QUE LA VIE MÊME *

Gardant le cap nord nord-est, Régis regardait à peine la route. Il la survolait des yeux jusqu'au point où, à l'infini, le ruban d'asphalte émietté disparaissait dans les plis des collines piquetées de conifères. Derrière lui, pas vraiment de coucher de soleil, et devant lui, rien que le grandiose et sombre panorama des nuages crépusculaires affluant en lambeaux de lumière coagulée et la grand-route évanescence qui s'écoulaient lentement dans l'obscur vortex du paysage. À moitié hypnotisé par le vrombissement des roues avant, désalignées, Régis s'en allait dans le froid, perdant par moments le sens du mouvement et sans jamais toucher le point où tout s'évanouissait. L'hiver avait été dur. Fin mars, la neige était encore épaisse de chaque côté de la route. Elle prêtait son reflet à la lumière mourante et empêchait l'établissement de vraies ténèbres. Au-dessus de la masse des nuages, il vit la Grande Ourse apparaître sur la profondeur bleu sombre du ciel.

Parti de Trois-Rivières, il avait passé La Tuque et franchi les Laurentides. À travers la forêt boréale, il descendait vers les basses terres du Lac Saint-Jean. On redoutait cette route par temps froid, surtout la nuit. Défoncée et soulevée par l'hiver, elle était rude et déserte.

* Cette nouvelle a paru en anglais dans *More Than Life Itself*, de Judith Cowan, Ottawa, Oberon Press, 1997, p. 56-71.

C'était la saison où les gros camions-remorque, tirant leur cargaison vers le nord, roulaient parfois sur le bas-côté de gravier pour éviter de briser leur attelage, si bien qu'il était impossible de s'y arrêter pour faire un somme. Et pourtant la fatigue gagnait Régis, il avait la nuque raide et un léger mal de tête. Le rythme désordonné des roues avant l'occupait vaguement tandis qu'il regardait, à gauche, augmenter l'éclat de la Grande Ourse.

À vrai dire, il aimait la solitude de la route. C'était comme une demeure spirituelle, aussi familière que tout ce qu'il avait connu. Il tirait des collines d'épinettes la même inspiration que les coureurs de bois parmi ses ancêtres français, et il entretenait sûrement avec elles la même familiarité que tous les ascendants amérindiens inconnus qui lui avaient légué une forte tignasse noire et des plis amers à la bouche. Il avait conduit sur ces routes du nord la plus grande partie de sa vie, et il leur appartenait autant qu'à tout autre lieu. L'arrivée dans un hôtel-bar-restaurant était le contrepoint de la route et du ciel. Il y trouvait les salles chaleureuses, bondées, farcies d'odeurs de victuailles dont il avait fait son chez-lui jusqu'à son premier mariage.

Il avait cinquante-trois ans, et il jouait du piano dans les bars et les hôtels depuis plus de trente ans. Musicien de nature, il n'avait jamais eu besoin d'apprendre. À une époque reculée, à seize ans, il avait été boursier et esseulé, placé dans un collège classique par un prêtre qui avait probablement espéré faire de lui un semblable. À ce prêtre qu'il avait amèrement déçu, il devait d'avoir posé ses mains sur un clavier. Dès l'instant où il l'avait touché, il y avait trouvé son métier. La musique était là, dans ses mains. Il pouvait jouer tout ce qu'il entendait. Ce don avait d'abord paru un moyen providentiel de payer ses études, mais, en l'espace d'une année ou deux, le moyen s'était changé en fin. Régis avait quitté le collège et pris la route, heureux de l'argent et de la liberté que lui procurait

la musique. Par la suite, sa vie avait été faite d'innombrables soirées semblables: l'arrivée au crépuscule, ou plus tard, dans quelque coin perdu, la toilette et l'habillement, et le chant pour gagner son souper. Ce jour-là, encore, un frisson de mélancolie le saisit dans la descente, à la sortie de la forêt, entre les rangs serrés de conifères qui franchissaient les précipices. Si seulement il ne s'était pas senti si fatigué! Il ignorait qu'il était romantique, et le sentiment qu'il avait d'accomplir une mission en partant dans la nuit, la pluie ou le froid arctique, en se propulsant hors de son chez-lui quand d'autres s'y blottissaient, était sincère. Cependant, ses raisons pratiques avaient changé, et il y avait des moments où, volontiers, il aurait tout envoyé promener.

Il arriva au motel d'Alma à la fin du bleu dans les hauteurs du ciel et se dirigea vers la réception. La gérante lui donna sa clef. Il se gara devant son logis et rentra son sac de voyage et ses feuilles de musique. Il avait échappé à l'apprentissage du solfège, mais il arrivait qu'il ait besoin des paroles. Il tira les rideaux, alluma toutes les lumières dans la petite pièce désolée et se fit couler un bain. Il se plongea dans l'eau chaude, ouvrit un paquet de cigarettes, puis resta là, à baigner son cou endolori et à s'assouplir les mains en vue du travail de la soirée. Dehors, il faisait nuit et il entendit le vent se lever. Encore de la neige, sans doute. Pas assez pour couvrir la route, il fallait l'espérer. Alma est établie dans une cuvette de terre arable au nord des Laurentides, dans une courtepoinette d'arbres nordiques et de fermes souffreteuses. Le pays des bleuets. Des ours dans leur tanière. Ils devaient encore dormir. Il les imagina dans leur retraite, sur toutes les collines rocheuses qu'il avait franchies. Il se représenta les cavités secrètes et les crevasses qui abritaient ces chaudes fourrures, ces corps au souffle tranquille, le museau entre les pattes. Prêts à s'éveiller sous peu. C'était le printemps, du moins en théorie.

À travers la mince cloison, il entendit dans la pièce voisine des voix paisibles, un homme et une femme. Les mots étaient étouffés, mais la tranquillité de l'échange sporadique lui indiqua qu'il avait affaire à un couple de longue date, parfaitement à l'aise. Une petite flamme de solitude s'alluma en lui. Alma, pensa-t-il, Alma. Il avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un prénom de femme, peut-être celui de la mère ou de l'épouse d'un fondateur. Puis un peu de son latin incomplet lui était revenu. Nourricier, le mot signifiait *nourricier*. Ce n'était donc pas nécessairement un prénom de femme, dans le cas présent. Peut-être une allusion au sol. Encore plus vraisemblablement, un nom porteur des souhaits des prêtres pionniers qui avaient conduit leurs brebis sur cette route, au-delà des falaises rocheuses et des cimes d'épinettes, vers une terre plate qui, au moins une partie de l'année, serait labourable et pourrait produire. Pour nourrir, se dit-il en attrapant une cigarette et en pensant à ses enfants. Voilà pourquoi il était là, en ce moment : au travail pour nourrir ses enfants.

Il sentait encore dans ses mains la vibration du volant et le patinement de l'avant de la Toyota rouillée. Il calcula ce qu'on lui donnerait pour chanter et pour jouer dans la salle à manger les trois soirées de la fin de semaine. Ce serait peut-être suffisant pour payer le loyer des deux derniers mois, et même pour acheter deux pneus et faire aligner les roues avant. D'un autre côté, à ce moment de l'année où les routes étaient encore cabossées par l'hiver, ce serait peut-être du gaspillage. Alors il renoncerait aussi à se payer des pneus, à moins d'une nouvelle accumulation de neige. Sans moyen de transport, il ne pouvait pas gagner sa vie. Il fallait qu'il roule et ça lui donnait mal à la tête. Il chercha le cendrier par terre, à côté de la baignoire, et le posa précautionneusement sur son estomac. Il avait encore sur la rétine l'image mobile de la ligne médiane de la grand-route, et une espèce de vide, un éblouissement noir, d'avoir trop fixé les étoiles.

Régis avait conscience de son âge. Voilà qu'il était lié, maintenant, et son sens des responsabilités était aigu. S'en aller seul sur les routes par tous les temps, pour franchir des rivières, des forêts et escalader des rochers, ne lui procurait plus le plaisir que donne l'éclat sombre de l'aventure. Longtemps auparavant, il avait rêvé de peindre les masses de nuages et les nuances des collines, toutes les textures et les clartés poignantes de la terre, de l'eau et du ciel. Mais il y avait toujours eu trop à saisir, trop de beauté, et tout était passé en trombe à côté de lui, s'enroulant et se déroulant au gré des saisons. Il s'était senti débordé. Au lieu de peindre tout cela, maintenant, il aspirait à le partager avec son fils d'à peine trois ans. Il trouvait de plus en plus dur de se séparer des siens, mais il ne connaissait pas d'autre moyen de s'occuper d'eux.

D'une longue aspiration reconfortante, il fit le plein de nicotine, puis posa la cigarette au bord du cendrier et s'absorba dans la contemplation de son ventre imposant. Il éprouvait honte et ébahissement devant le poids qu'il avait pris. Allongé dans la baignoire, il fallait qu'il lève les yeux pour voir le sommet de son ventre. Qu'est-ce qui pouvait bien attirer Lucienne dans un vieux et gros bonhomme comme lui? Même quand elle était enceinte, son ventre n'avait jamais atteint ces proportions. En prenant soin de ne pas renverser le cendrier, il essaya d'attraper une poignée de ce ventre. Il était consistant, pas vraiment flasque. Comment la graisse pouvait-elle être si dure? Elle avait dû s'accumuler lentement, même si elle n'était devenue évidente que cet hiver. Il lui fallait de moins en moins d'eau dans la baignoire. Comment avait-il pu amasser tant de graisse? Elle faisait partie de lui, mais d'où venait-elle? Il connaissait la réponse. Elle venait du temps passé sur la route, des centaines et des centaines de milles franchis au volant, et des milliers d'heures au clavier, et de tant d'années de biftecks, de frites et de whisky. L'abandon de l'alcool n'avait pas

changé grand-chose. Ses doigts épaissis commençaient à s'ankyloser. Il savait qu'il ne pourrait plus retirer son alliance.

Marié et séparé, il avait porté cette alliance la plus grande partie de sa vie. Et avant lui, son père. Régis avait entamé son premier mariage sans alliance, mais comme son père était mort jeune, dans la quarantaine, il avait récupéré l'anneau. Après l'échec de son premier mariage, il avait continué à le porter. Pour un musicien qui jouait dans les bars, c'était un avantage. En fin de soirée, souvent, une femme restait là, à tourner autour du piano, accrochée à l'homme ou au moment, pas décidée à retourner à sa vie, quelle qu'elle fût, et à abandonner la chaleur humaine et l'illusion du plaisir. Cela, Régis pouvait le comprendre parce qu'il connaissait la solitude. Il la connaissait même suffisamment pour ne pas croire aux brèves rencontres. Il n'avait jamais blâmé ces femmes, mais il avait enduré de leur part plus de cajoleries qu'il n'en souhaiterait jamais. L'ennui, c'est qu'il aimait les gens et qu'il aimait chanter. Il communiquait l'amour. Il prenait soin des couples qui se serraient les mains par-dessus les tables. Le problème, c'était les femmes seules qui pouvaient espérer le salut d'un homme qui n'avait rien à leur offrir parce qu'elles imaginaient ses chansons porteuses d'un message spécial aux esseulés.

Ainsi, toutes les années qu'il avait vécues seul, l'alliance l'avait défendu, et maintenant, enfin, elle retrouvait un sens. Il était marié avec Lucienne depuis quatre ans. Elle avait vingt-huit ans et ils avaient un fils de deux ans et demi et une fille de six mois. Il n'avait jamais été aussi heureux, ni si pauvre.

Il tira une nouvelle bouffée de sa cigarette et se tourna dans la baignoire pour atteindre sa montre par terre. Il lui restait peut-être une demi-heure pour les préparatifs. Il allait finir la cigarette et s'habiller. Il aurait dû arrêter de fumer. Ça inquiétait Lucienne. Cet hiver, elle l'avait

envoyé voir un cardiologue qui ne l'avait pas rassuré. On ne discernait *encore* rien. Mais. Les tests ne disaient pas toujours tout. Régis satisfaisait à tous les critères qui conduisent normalement à une crise cardiaque. Il devait arrêter de fumer et perdre du poids. Ces deux obligations, pourtant, semblaient s'exclure et, de toute façon, il ne pouvait pas chanter sans fumer. Il n'aurait pas su expliquer pourquoi, mais c'était ainsi : bien que la fumée eût dû nuire à sa voix de velours profonde et douce, elle paraissait y gagner. C'était une voix de nicotine. Oui, il avait vraiment réussi à arrêter de boire, des années avant, mais le besoin de cigarettes, lui, se révélait plus pernicieux. Régis avait parlé à Lucienne de son habitude de vider vingt-six onces de whisky ou de cognac par soirée de chant, avant qu'elle soit née, et il lui avait raconté comment il avait cessé. Depuis qu'elle le connaissait, elle ne l'avait pas vu boire le moindre verre de vin. C'était ainsi qu'il avait découvert sa volonté et obtenu la certitude qu'aussitôt qu'il en aurait pris la décision, il pourrait tout aussi bien arrêter de fumer. Mais cette fois, la résolution lui avait manqué. Il avait essayé une semaine cet hiver, mais n'avait rien pu faire d'autre que s'acharner à ne pas fumer. Sans cigarettes, ça ne marchait tout simplement pas. Sans tabac, il ne pouvait pas chanter. Il fumait donc au travail et buvait du café toute la soirée. Ça ne l'empêchait pas de dormir.

Il s'assit dans la baignoire. À travers le carrelage de plastique, il entendit des bruits de robinets et d'éclaboussures. Dans ces motels, les salles de bains étaient toujours contiguës. Puis il entendit de nouveau une conversation. Les gens d'à côté faisaient trempette ensemble avant de s'habiller pour le souper. C'était un bruit domestique et sa famille lui manqua d'autant plus ; il était trop vieux pour son genre de vie.

Mais il n'y avait pas de raison de s'attarder à cette pensée. Il se souleva, s'essuya, sortit de la baignoire et

entreprit de s'habiller. En veston, chemise blanche et cravate de soie, les cheveux plaqués en arrière, il devenait un homme suave, aux yeux bienveillants et aux manières cérémonieuses. Des quantités de femmes paraissaient trouver la sécurité auprès d'un homme corpulent, et Régis, plein de déférence, parlant un français vieux-Québec, clair et soigné, seul résidu de son éducation au collège classique, disposait d'un charme authentique.

Dans la salle à manger, le piano électronique était placé sur une petite estrade, près des fenêtres, dans un coin où l'éclairage, vu de l'intérieur, transformait les grandes vitres en miroirs obscurs. Du dehors, elles annonçaient sa présence au clavier. Sa place dans la salle était la seule brillamment éclairée. Dans le demi-jour d'en bas, des flammes de petites chandelles tremblotaient sur une vingtaine de tables, en partie déjà occupées. Il était à peu près six heures et demie. Les clients commençaient à affluer. Des hommes seuls ou deux par deux, en voyage d'affaires, et quelques couples de la ville, gros mangeurs dont les soirs de sortie signifiaient fondue au parmesan, bifteck, crevettes et langoustines dans une sauce au beurre à l'ail, le tout arrosé d'une bonne dose de Mouton Cadet et de Muscadet, avec une abondance de gâteau Forêt noire et, pour finir, le café irlandais ou le brandy et la bénédictine. Les prêtres fondateurs d'Alma, qui avaient pu penser aux bleuets et aux fromages, n'avaient pas prévu ces raffinements culinaires du micro-ondes.

Dans la lumière tamisée, les femmes étincelaient de lurex et de cristal de Bohême, alors que les hommes portaient chandail de ski et pantalon de flanelle gris. Quand ils n'étaient pas en train de manger ou de boire, ils gardaient les mains dans les poches. Les hommes parlaient entre eux et les femmes buvaient en laissant leur regard errer dans la salle.

Dès qu'il posait les mains sur le clavier, Régis devinait leur monde et leurs frustrations et entreprenait de

nourrir leurs rêves cachés. Dans des volutes de fumée, il attaqua *Smoke Gets in Your Eyes* en souriant aux couples qui se faisaient face, sachant que le don qu'il leur faisait ne durerait que quelques heures. La vie serait suffisamment triste quand il leur faudrait retourner au froid de leur monde nordique et affronter de nouveau leur destinée pratique. Quelques-uns d'entre eux, il pouvait le supposer, étaient réunis là parce qu'ils trompaient leur conjoint. Le destin de beaucoup d'autres était de se brouiller et de se quitter avec désespoir, mais pour le moment ça n'avait pas d'importance. Filant son envoûtement, exerçant son pouvoir particulier, lui, il chantait. Fixant un visage après l'autre, penché vers le micro, il inondait la salle de versions en velours enfumé de chansons sur lesquelles avaient dansé les adolescents américains des années cinquante, de chansons de cabaret françaises aussi, de tout le répertoire de la fuite dans le sentiment que les gens venaient chercher et qu'ils adoraient se payer. Sa voix amplifiée était belle et sincère et les clients lui rendaient ses sourires et applaudissaient. Il était si facile d'être heureux.

Trois femmes qui riaient à la table centrale lui demandèrent *Moon River* et il s'exécuta, bien que rien ne l'obligeât à chanter sur demande. Par-dessus la lampe du piano, il sourit au jeune couple qui se tenait les mains juste devant lui. *Moo... oon Ri... i... ver, wider than a mile...*, il le chanta pour eux aussi, même s'ils ne saisiraient pas le sens des paroles. Il reprit au complet *Smoke Gets in Your Eyes* en souhaitant au jeune couple toutes les illusions qu'il pourrait supporter. Sans compter les deux pauses d'une demi-heure, il chanta ainsi plus de quatre heures. Mais bien avant que la soirée finisse, il ne restait plus que cinq ou six personnes dans la salle. Deux des trois femmes assises à la table centrale étaient parties et la survivante esseulée, penchée au-dessus de son verre, le fixait dans les yeux. Il lui sourit et chanta pour elle.

Quand il s'arrêta, elle l'invita à sa table.

— Asseyez-vous. Qu'est-ce que vous prendrez? dit-elle.

Il resta debout et lui sourit avec un détachement professionnel. On le payait pour distraire, c'était ainsi qu'il se rendait utile à sa famille. L'impolitesse n'aurait rien eu de distrayant, mais il savait exactement comment la conversation allait tourner s'il s'y prêtait. Il l'avait déjà entendue, cette conversation, et il aurait probablement pu en fournir tout le scénario à cette femme.

— Non, merci, dit-il, je ne bois jamais au travail.

Il constata qu'ils avaient à peu près le même âge et qu'elle était bien conservée, bien maquillée. Elle avait seulement bu un peu trop. Son air, en le regardant, n'outrepassait pas la sympathie attentive. Elle avait les ongles longs et roses et les doigts sans bagues.

— Asseyez-vous quand même, dit-elle. Vous venez d'où? Il s'assit au bord de la chaise et sortit une cigarette.

— Montréal.

Aucune raison de lui dire qu'il habitait Trois-Rivières.

— De la métropole. Bien sûr. Moi aussi. J'aime pas beaucoup cette petite place. J'aime pas le climat. Je suis trop seule ici. Ouf... il faut pas penser que... je veux dire, je voulais seulement vous dire que vous avez une bien belle voix.

Elle était saoule, mais au moins sans en faire une histoire. Régis fumait en regardant la salle et en souriant à la cantonade. Elle insista :

— Vous ne vous sentez pas seul?

Il commença à se raidir. Les ivrognes insistaient toujours.

— Oui, dit-il. Quand je suis sur la route, ma femme et mes petits me manquent tout le temps.

— Ah, dit la femme, vous avez des enfants.

— Un garçon, bientôt trois ans, et une fille encore bébé, dit Régis.

— Si jeunes ! dit la femme avec lassitude, et elle attrapa son verre en montrant un poignet mince et flexible.

— Je me suis marié tard, dit Régis sans épiloguer, faute de savoir comment faire part de l'impossible joie qui lui venait de ses petits.

— J'ai des enfants, dit la femme, ou plutôt j'en avais, j'en ai eu. Je ne sais pas où ils sont maintenant... Ils étaient si petits...

Ses yeux s'agrandirent en le fixant. Puis il sembla qu'ils lui dévoraient la figure. Son visage disparut. Avec une simplicité terrible, elle se mit à pleurer.

— Vous savez, j'aime sortir pour me changer les idées, mais ils ont donné la garde des enfants à mon mari. Comment peut-on faire ça ? Priver les enfants de leur vraie mère, comment *peut-on* ? Parce que je buvais, qu'ils ont dit. Mais j'ai arrêté. Bon, pas ce soir, mais c'est juste une sortie. Je suis tellement seule...

Elle pencha la tête et continua à pleurer avec simplicité, avec discrétion même, assise sur sa chaise de bois, son manteau sur le dossier et, à ses pieds, quelques sacs ramenés des magasins.

Le désespoir de cette pauvre femme plongea Régis dans la tristesse et le dégoût. À la voir pleurer, il se rappela la futilité solitaire de sa vie antérieure, la tragédie inévitable que cache presque toute existence, le sombre entonnoir de nuages au bout de la route, et tout le temps perdu. Si bien qu'il ne dit rien. Qu'il ne tenta pas de la reconforter. Il se leva et retourna au clavier. En pensant à ses enfants et à Lucienne, il trouva une vieille chanson française dans le magasin de sa mémoire.

Parlez-moi d'amour, chanta-t-il, redites-moi des choses tendres... Pendant que les autres dîneurs finissaient leur vin, la femme mijotait à sa table, versant et essuyant des larmes, les yeux fixés sur lui. Ce n'était pas juste. *Votre beau discours...* Il aurait dû chanter quelque chose d'écla-

tant, d'entraînant, mais il ne se souciait pas d'elle du tout, il n'en avait que pour ses enfants et son propre bonheur. *...mon cœur n'est pas las de l'entendre*, disait la chanson, bien que son cœur à lui fût fatigué, *pourvu que toujours, vous répétiez ces mots suprêmes, je vous ai... me.*

Il était près de minuit quand il leva les mains du clavier. Il ne restait plus dans la salle que la femme aux yeux tragiques. La gérante entra, la remarqua, comprit immédiatement ce qui se passait et alluma les plafonniers fluorescents. Elle mit ses lunettes et s'installa derrière la caisse dont on entendit les claquements pendant qu'elle calculait la recette et préparait la paye de Régis. Les chaînes dorées des lunettes miroitaient sur ses joues. Les dernières tables libérées, le serveur commençait à empiler les chaises. Avec résignation, ou par un automatisme sans espoir, la femme rassembla sur la table son sac à main et ses emplettes. Elle enfila son manteau. L'air égaré, elle hésitait au milieu de cette salle illuminée où l'on s'affairait. Puis elle se pencha vers un sac et en sortit quelque chose de pelucheux. Debout, se massant les poignets, Régis la vit s'approcher. Il boutonna son veston et retint son souffle. Arrivée devant lui, elle tourna vers le sien un regard accusateur.

— Vous avez des enfants ?

Il lui avait fallu un temps fou pour se faire une idée claire de ce qu'il avait dit. Ou bien elle avait oublié, ou bien elle voulait une confirmation. Elle lui tendit l'objet en peluche et il recula d'un pas, s'imaginant, pour une raison ou une autre, que c'était un animal mort.

— C'est un ours en peluche ! dit-elle, l'ours en peluche de ma fille. Elle n'en veut plus, elle n'en a plus besoin. C'est pour vos enfants...

Elle serra l'ours entre les mains de Régis et fit demi-tour pour aller chercher ses affaires. La gérante la regarda passer les contre-portes et ferma à clé derrière elle.

Régis tenait l'ours en peluche d'une main et le regardait. L'ours le regardait aussi, de ses yeux de boutons, au-dessus d'un museau pâle et impassible. La Grande Ourse, les forêts, les ours noirs qui vivaient là-bas leur vie d'ours, oui, mais pas ça. Pas cette chose. Il n'en voulait pas. Tout ce qu'il cherchait, c'était un endroit où la poser pour s'en débarrasser. Il n'était pas concevable qu'il offre à ses enfants un objet qui venait de cette misérable femme. Il voulait l'envoyer au diable et se laver les mains. Il regarda vers la porte et le stationnement, pensant au remblai derrière le motel et aux bois du bas de la pente. Rendre l'ours à la nature, par tous les moyens. Il le porta sur le bar. La gérante ôta ses lunettes et sourit à l'animal.

— Il est *cute*, dit-elle, c'est un bon.

Régis le regarda encore une fois en le tournant dans ses mains. On aurait dit de la vraie laine, il avait l'air naturel et, pour ça, il avait dû coûter cher. Mais il lui faisait horreur.

— Je n'en veux pas. Elle a dit qu'il était à sa fille.

— Ça se peut pas, dit la gérante. Regardez, il est tout neuf. Elle peut pas avoir une fille si jeune...

Régis lui tendit l'ours.

— Prenez-le, dit-il, donnez-le à quelqu'un, posez-le sur le bar, où vous voudrez.

Elle s'esclaffa et il le posa sur le bar.

— Non, non, gardez-le pour vos enfants, dit-elle, laissez-le pas ici. Tout ce qu'il va faire, c'est s'enfumer.

Le jouet resta assis là, en panne, le museau pointu et pâle et les yeux de verre tournés du côté des rangées de verres suspendus. La gérante offrit à Régis de souper avant qu'on ne ferme la cuisine.

— Il peut encore vous faire griller un steak, dit-elle. Vous devez être fatigué. Vous avez besoin de manger. Qu'est-ce que vous voudriez avec? Je vais lui dire...

— Non, merci, dit Régis.

La gérante lui jeta un regard sous les plafonniers. Elle connaissait les musiciens, ils lui faisaient du souci. Elle voyait bien sa pâleur, la sueur qui lui coulait sur les joues. Il était vraiment trop gros, elle supposait qu'il se négligeait, que c'était un début d'épuisement professionnel, et elle voulait prendre soin de lui.

— Au moins un bol de soupe, dit-elle, ou bien laissez-le vous préparer une salade. Vous allez pas vous coucher l'estomac vide.

Mais Régis ne manquait pas simplement d'appétit. L'idée même d'essayer de manger le dégoûtait. Il avait bu une quinzaine de tasses de café et fumé deux paquets de cigarettes. Il avait mal au cou et à la mâchoire. Chanter l'avait lessivé. Pourquoi donc ne perdait-il pas de poids ? Il ne mangeait presque plus. Il cligna des yeux sous les lumières et s'essuya le visage avec un mouchoir. En fin de compte, il prit l'ours jouet et alla rassembler ses feuilles de musique. Il sentait sous ses doigts la fourrure laineuse et pensa à sa petite fille. Il avait hâte de soupeser sa tête à elle et d'avoir dans la main ses cheveux fins et soyeux. Comment pourrait-il lui ramener cette chose ? Il lui faisait horreur, ce jouet qui avait peut-être amusé un enfant mort depuis, mais il l'emporta quand même et sortit du restaurant en oubliant de répondre à la gérante à propos de la soupe ou de la salade et de lui souhaiter bonne nuit.

Dans le stationnement, il s'aperçut qu'il faisait beaucoup plus froid. Quelques flocons durs comme du sable passaient dans le vent de la nuit. Ses semelles minces glissaient sur le sol gelé. Mais il fallait absolument qu'il se débarrasse de la chose. Il lança ses feuilles de musique dans la voiture et marcha jusqu'à la route. Par-dessus le sifflement du vent, il entendit de loin venir quelque chose. Il se retourna vers le motel, où toutes les lumières étaient éteintes et les voitures, bien rangées devant les portes. Un instant, il se demanda si la femme de la salle était derrière une des portes, ou si elle était rentrée chez elle quelque

part. Il s'en fichait éperdument. Puis une voiture, et une autre, passèrent en trombe, la seconde talonnant la première sur la route déserte. Les feux arrière aspirèrent un tourbillon de flocons dans l'obscurité. Il retourna l'ours dans ses mains. Les yeux de boutons inexpressifs fixèrent le ciel.

À la fin, il fit demi-tour vers le motel et marcha jusqu'au bout de la rangée de portes closes. Passé le coin et plus loin, là où le sol se dérobaît, il ne pouvait trouver qu'une pente broussailleuse et un dépotoir gelé sur la neige sale. Régis contempla ce chaos et aspira une bouffée de vent glacé. Puis il recula et lança l'ours de toutes ses forces. Il vit sur un coin de ciel étoilé la courbe qu'il amorçait et le perdit de vue bien avant qu'il ne touche les buissons en contrebas.

Mais comme il tournait les talons, il entendit du bruit en bas de la pente. Sur les taches de neige et de broussailles, il vit apparaître quelque chose de plus noir qu'une ombre. D'abord un museau brun, puis, oui, de vrais yeux dans lesquels se reflétaient les lumières du stationnement, et qui le regardaient, dans ce méli-mélo de broussailles et d'ordures. Tout juste là, en bas, un ours vivant, tôt sorti de l'hibernation, affamé, qui triait des immondices. Sa fourrure lustrée luisait dans la faible lumière tandis qu'il se précipitait pour voir ce qu'on avait jeté, quelle offrande on lui avait destinée. Les jambes flageolantes, Régis regardait. Dans l'obscurité, il essayait de voir plus que ne pouvaient distinguer ses yeux fatigués, et la forme noire, tout en force et en souplesse, auréolée de fourrure et d'une énergie inattendue, scintilla devant lui comme si elle lançait des éclairs. Une minute, il vit réellement des étoiles. Puis la forme de l'ours s'évanouit dans les buissons les plus éloignés, où le jouet avait disparu, et Régis, grelottant dans le vent, se sentit submergé de honte. Là, en bas, l'animal magique, affamé par l'hiver, allait être déçu, peut-être insulté, de renifler et de retourner cette babiole de laine raide embaumant la

fumée et l'alcool. Il se trouva aussi indigné que si, pris par surprise et mis en échec, il s'en était tiré par un geste malhonnête. Il battit en retraite.

En retournant vers sa porte, il dut se courber dans le vent qui lui coupait le souffle. L'épuisement réapparaissait, et l'engourdissement des mains. La neige commençait à s'accumuler. Elle collait à la porte de métal. Même la serrure était pleine de particules dures comme du mica. Il s'en aperçut en poussant la clé. La neige s'était aussi infiltrée à l'intérieur et crissait sous les pas comme du sable. Les planchers étaient toujours froids dans ces motels.

Il se dit qu'il était encore temps d'appeler Lucienne pour lui dire bonsoir et lui demander comment s'était passée la journée avec les enfants. Il lui parlerait de l'ours. Et le matin, elle le dirait aux enfants. Papa a vu un vrai ours! De quelque façon, c'était essentiel. Il voulait leur offrir l'ours, partager avec eux sa beauté, sa force, sa mystérieuse importance. Tant pis s'il était tard. Lucienne ne serait pas couchée. Elle devait attendre son appel. Il s'assit sur le lit et décrocha avec l'impression de tendre la main dans un long tunnel vide de tout, sauf de sa fatigue. Une fois de plus, il conduisait dans un entonnoir de nuages, de vieille neige croûtée, de route grise, d'arbres noirs, sans atteindre le point où tout s'évanouissait. Le grelottement s'était changé en tremblement continu. Il n'aurait pas dû sortir et marcher dans le froid immédiatement après la chaleur humide du restaurant. Il avait mal au bras gauche, d'avoir frappé les mêmes touches toute la soirée. Plus que deux nuits, et il rentrerait chez lui. Mais ces nuits le contentaient aussi, pour sa famille. Et quelle merveille d'avoir vu l'ours, l'animal totémique! Quel miracle d'avoir une famille, d'avoir atteint ce bonheur! Il resta assis au bord du lit, le récepteur à la main, écoutant la tonalité. Il les aimait plus que la vie même.